

L'identité humaine en parallèle des identités culturelles



par
Moncef
Guitouni
psycho-
sociologue
Centre de
psychologie
préventive et de
développement
humain
1987

Depuis une vingtaine d'années, je poursuis une recherche sur le comportement humain. Comme praticien dans le domaine de la prévention et de la correction du comportement, j'ai constaté l'existence d'un phénomène généralisé chez l'humain: celui de réactions incontrôlées en dépit d'une raison parfaitement structurée et ordonnée.

Ma curiosité de chercheur m'a conduit à analyser cette situation. S'agit-il d'un mécanisme que l'on retrouve chez toute personne normale ou serait-il plutôt relié à des caractéristiques personnelles spécifiques? J'ai été frappé de constater que même les personnes qui ne manifestent pas de telles réactions incontrôlées, les vivent en fait intérieurement sans les exprimer. Il y aurait donc une forme d'interférence entre la dimension rationnelle et la dimension émotionnelle et, que la personne contrôle ou non l'expression de ses réactions, cette interférence se traduit par un affaiblissement, une perte de résistance et une diminution des possibilités d'équilibre physique et relationnel.

Ces réactions seraient liées directement à un réflexe pour se préserver ou se défendre face à une agression. Même si une personne dispose d'un psychisme

assez fort et structuré, si elle n'est pas parvenue à établir le contact entre cette raison évoluée et les réactions de son instinct et de ses émotions, elle vivra avec une conscience morcelée et sera incapable d'être cohérente avec la dimension d'ensemble qui, en fait, lui échappe. Ce manque de conscience, je l'attribue à un laisser-aller ou à une ignorance face à la nécessité d'une éducation qui atteigne le noyau moteur de l'être que je nomme "identité humaine".

Identité humaine et identités culturelles

Qu'est-ce au juste que l'identité humaine? Est-ce quelque chose qui s'apprend? Est-ce un nouveau sujet de théories? Je ne le crois pas. L'identité humaine, c'est à la fois un sentiment intérieur et une force qui se reflète dans nos comportements. Son développement est déterminé par trois phases: l'apport de la famille, à la naissance et au cours de l'enfance; la découverte par l'enfant de ce qu'il est et de ce qu'il peut vivre avec les autres, à travers ses relations dans la famille puis à l'école; enfin, le choix que pose l'être devenu adulte d'intégrer ou non la société, sur la base des connaissances acquises, des relations établies, des sentiments et du degré d'insécurité qu'il a vécus et qui l'ont formé.

L'identité humaine par rapport à l'identité culturelle permet l'in-

tégration d'un mode de vie par choix et non par obligation. L'identité culturelle fait référence à des structures rationnelles et à des règles de normalité établies, sinon par la collectivité, du moins par l'usage. L'identité humaine permet d'accéder à une vie dans et avec la société, au-delà de la seule survie et de la préservation de soi, en fonction d'un apport personnel à la collectivité.

Trop souvent en effet, l'adulte ne choisit pas sa vie en accord avec sa réalité profonde, mais plutôt en fonction de ce qui peut le sécuriser, lui donner satisfaction ou lui permettre de prendre sa revanche. Ces choix sont dictés par une éducation, par un conditionnement, par des sentiments contraires à ce qu'il est fondamentalement. L'éducation consiste presque toujours à proposer une forme de vie, à donner une ligne de conduite à suivre que la personne intègre bien souvent par crainte ou par besoin de sécurité. Ce faisant, elle oublie ou ignore la relation qui doit exister entre ces connaissances rationnelles auxquelles elle adhère et son identité globale. S'il n'y a pas, dès le départ, un effort pour équilibrer et renforcer l'identité humaine du jeune enfant, on laisse l'être devenir faible, facile à conditionner et à manipuler par toute personne opportuniste ou toute structure despotique.

Il n'est pas question de nier l'importance de la structure so-

ciale et de l'identité culturelle dans la formation de l'individu. Le problème vient plutôt de l'absence d'une démarche, en parallèle du social, pour prendre en compte l'aspect psychologique de la personne dans son ensemble, soit son instinct, son émotion et sa raison.

Selon Jean-Jacques Rousseau, *«la nature a fait l'homme heureux et bon, mais (...) la société le déprave et le rend misérable.»*

Pour que la société réussisse à exercer son influence sur l'individu, c'est-à-dire pour qu'elle élimine en lui sa capacité de choix et le rende conforme à une normalité, il faut qu'elle trouve en lui un terrain déjà fertile. Ce terrain fertile, c'est une identité humaine faible, incapable de résister, de s'affirmer ou de comprendre. Un être élevé à travers l'imitation et la répétition et auquel on ne donne pas la possibilité de se questionner, ne peut que devenir docile ou arrogant s'il reçoit satisfaction, ou apathique ou agressif s'il est insatisfait.

Pourquoi en est-il ainsi? Il suffit d'observer la façon dont nous éduquons nos enfants pour réaliser qu'il nous est difficile d'être à l'écoute de ce qu'ils sont car nous souhaitons plutôt les voir se conformer à ce que nous voulons d'eux. Aussi, trop souvent, sous le couvert de notre responsabilité, nous leur imposons notre volonté; au nom de notre amour, nous les surprotégeons; sous prétexte d'assurer leur avenir, nous les orientons vers des objectifs qui ressemblent à ce que nous voulons ou aurions voulu pour nous-mêmes. Combien de fois en voulant leur donner une bonne éducation, ne dévions-nous pas vers des valeurs teintées d'hypocrisie ou de contradiction? Par exemple, nous demandons au jeune de développer son intelligence, mais lorsqu'il donne un avis contraire au nôtre, nous lui faisons comprendre qu'il est dans l'erreur sans véritablement considérer son point de vue; au mieux, si nous sommes tolérants, nous lui disons d'attendre d'être grand pour comprendre.

Dans le même sens, nous lui apprenons très tôt qu'il doit s'efforcer de plaire aux autres et pour cela, il doit camoufler ses intérêts personnels derrière des allures de respect ou d'affection. L'enfant qui refuse d'adopter ces comportements que nous lui proposons, soit que nous le punissons pour le corriger soit que nous le privons de notre estime pour qu'il saisisse l'importance de répondre aux exigences des adultes.

Si d'une part, cette forme d'éducation agresse la volonté de puissance avec laquelle l'enfant est né, par ailleurs elle répond à son besoin de sécurité. Aussi engendre-t-elle à la fois une reconnaissance et une frustration: la reconnaissance de recevoir une sécurité en état de dépendance; la frustration de sentir son propre pouvoir agressé et, en raison de cette dépendance, de manquer de force pour l'exprimer.

Plus tard, le même phénomène se développe dans la relation de l'enfant avec ses frères et soeurs. Lorsqu'il commence à vouloir s'imposer, particulièrement s'il est animé par la compétition avec eux ou par le désir de plaire à ses parents ou par la conviction de devoir satisfaire ou récupérer des droits, il sera amené malgré lui à perdre la dimension de son identité humaine au profit d'une recherche de satisfaction instantanée.

Les parents, qui souvent ignorent l'existence de cette identité et ne connaissent pas sa dimension, croient à la valeur de l'éducation qu'ils dispensent et sont persuadés que leur enfant prend un bon chemin. De fait, cette ignorance de l'identité humaine fait que, depuis bien des années, la famille comme l'école ne sont plus au service de l'Homme. La famille contribue à la robotisation de l'enfant et l'école est l'instrument non pas de la formation, mais du conditionnement du jeune qu'elle prépare à devenir l'outil docile de la technologie et de l'entreprise.

Au nom de la structure et de la norme sociales, nous empê-

chons l'enfant de vivre; par souci de préparer l'avenir du jeune, nous détruisons chez lui toute notion de découverte, d'invention et d'intelligence, car il nous importe avant tout qu'il soit comme les autres, qu'il devienne normal. Or, selon les cadres de la normalité sociale, l'enfant agressif et qui réagit est considéré comme un enfant mal éduqué tandis que le docile, qui écoute et suit les modèles, est jugé bien élevé.

Ainsi, par peur du jugement d'autrui, nous imposons à l'enfant, sous la menace du rejet, de se conformer à des normes et à des critères qui altèrent le développement de son identité. Une telle attitude amène souvent l'enfant à développer des mécanismes de manipulation et de préservation qui finissent, avec le temps, par le couper de lui-même et par en faire un être dédoublé qui devient incapable de comprendre les informations qui lui sont demandées ou qui lui sont transmises. Cet enfant qui fonctionne au niveau de la préservation en oubliant son droit à la vie ne vit pas ses sentiments; il cherche plutôt à rationaliser ce qui se passe autour de lui, en attendant le jour où il pourra manifester sa propre puissance. D'autres découvrent les règles du jeu de la manipulation des adultes et s'en inspirent en utilisant les moyens de pression qu'ils ont à leur portée pour se satisfaire à leur tour.

Nous, les adultes, avons cru que la vie consiste à atteindre un objectif social de force, de richesse, de privilèges et c'est ce que nous continuons à inculquer aux jeunes, sachant bien qu'ils réalisent l'incohérence de notre comportement. Ces jeunes nous jugent sévèrement, et nous pouvons être sûrs que ceux qui acceptent d'intégrer ce mode de fonctionnement sont des naïfs ou des vengeurs. Les naïfs croient qu'ils vont corriger nos erreurs et les vengeurs attendent le moment de prendre le pouvoir pour nous punir.

Mais il existe aussi des jeunes qui réagissent immédiatement par l'agressivité et la délin-

quance, en raison de leur désespoir et de leur perte de confiance en l'avenir. Depuis des siècles, nous avons toujours compté sur la crainte et sur l'insécurité pour contrôler les jeunes. Mais si nous abusons d'une telle méthode, les craintifs réaligneront tôt ou tard qu'ils n'ont plus rien à perdre et deviendront agressifs, anarchiques et contestataires. D'autres jeunes affichent leur volonté de puissance en excellant dans un domaine particulier. Cette excellence se traduit souvent par une recherche d'originalité qui n'est au fond qu'un dévouement de leur surplus d'agressivité. Dans ces comportements, il faut donc distinguer deux tendances: l'une va vers l'expression de l'agressivité dans la délinquance et la mésadaptation; l'autre vers un fonctionnement marginal qui peut valoir à ceux qui l'adoptent d'être jugés géniaux ou originaux, mais non conformes aux normes.

Ces comportements ne signifient pas que l'être a perdu son identité humaine, mais plutôt qu'il ne la connaît pas, ce qui l'amène à vivre un déséquilibre dont il est loin d'être conscient. L'identité humaine requiert une intégration de l'être dans son ensemble, mais le besoin de sécurité ou de contrôle face à l'inconnu entrave ce processus d'intégration et peut amener la personne à se limiter à un seul aspect de son identité. Cette intégration est possible mais elle nécessite une naissance, un milieu familial, une éducation et un fonctionnement social qui laissent place à la fois à l'identité humaine et à l'identité culturelle.

Ces conditions peuvent paraître utopiques mais elles répondent à un besoin réel: des enquêtes menées auprès de jeunes des pays riches et en développement nous confirment qu'il est urgent que nous changions fondamentalement nos attitudes; ils nous demandent une évolution dans la valeur que nous accordons à l'humain, dans l'égalité avec laquelle nous traitons les êtres et dans le respect de l'intégrité de la personne humaine; il en va de

la survie de notre culture, pour ne pas dire de notre civilisation.

Or l'importance de l'identité humaine réside dans le fait qu'elle permet à la personne, non pas de se croire mûre, mais d'atteindre véritablement la maturité et de disposer d'une compétence humaine et sociale, au lieu de se croire compétente à travers un titre. Dans notre société, on juge indispensables l'apprentissage et l'acquisition d'habiletés pour devenir médecin, psychologue ou professeur; pourtant, on laisse à la discrétion de chacun l'éducation du comportement humain. Il est rare, en effet, qu'on reconnaisse l'importance d'une démarche permettant à l'enfant d'apprendre à se connaître et à vivre avec lui-même comme avec les autres. Une telle démarche est le plus souvent ignorée par la famille; quant à l'école, elle a mis de côté cet aspect de sa mission pour s'orienter vers la satisfaction des besoins du marché du travail. Enfin la société, dispersée dans une multitude de théories et de conceptions de la vie, semble devenue incapable d'offrir à l'humain un modèle dans lequel il puisse se retrouver.

Même si l'importance des identités culturelles est indéniable, celles-ci ne peuvent donner qu'une appartenance collective à un mode de vie. Dans ce sens, la culture, comme l'identité culturelle, est un complément mais non une raison d'être, une connaissance nécessaire mais non le fondement de la vie. C'est l'identité humaine qui constitue ce fondement: elle permet à l'homme de savoir résister à la manipulation, de savoir choisir et de comprendre le sens de sa vie. Elle procure à l'individu la force d'être responsable d'après ses compétences et ses moyens, au lieu de vouloir prouver qu'il est à la hauteur par peur d'être rejeté. Elle permet de s'affirmer plutôt que d'étouffer par désir de plaire ou pour se préserver; elle donne la capacité de s'aimer en tant qu'être au lieu de chercher la considération à travers un titre ou une position sociale. La conscience de l'identité humaine permet ainsi à

l'être de vivre un sentiment d'égalité au lieu de se sentir inférieur d'après l'échelle des valeurs sociales.

C'est l'identité humaine qui permet à l'individu d'atteindre sa dimension d'adulte, en s'assurant en tant qu'unité dans une collectivité. Ce processus est d'autant plus important qu'on constate chez la plupart des gens une insécurité qui les amène à interpréter et à déformer les comportements d'autrui, jusqu'à en devenir presque paranoïaques. Il en résulte une difficulté à faire confiance aux autres et à soi-même, et à croire dans ce qu'on fait ou à éprouver un sentiment d'appartenance.

Une autre tendance amène les gens à devenir inconscients: en raison de leur dépendance et par besoin de sécurité affective, ils se limitent à répéter et à imiter sans notion d'initiative personnelle, de volonté ou d'autonomie dans l'action. Ce comportement résulte de ce que, voulant être responsables face à l'enfant naissant et dépendant, nous oublions qu'il constitue lui-même une identité. Ainsi, nous le privons du droit à la découverte et nous ne l'aidons pas à développer la force de fonctionner par lui-même.

La présence d'un modèle de force est importante pour l'enfant et peut être nécessaire à son développement psychologique lorsqu'elle répond à son besoin de préservation, lié à une insécurité naturelle qui le rend vulnérable et lui fait rechercher la protection. Par contre, elle devient néfaste quand l'insécurité affective, conditionnée par les relations interpersonnelles, s'ajoute à ce besoin de préservation; cette insécurité rend l'enfant dépendant de la force qu'il sent chez l'adulte et celle-ci l'empêche alors de développer sa propre sécurité.

Nous avons beaucoup favorisé l'éducation à travers le rationnel en croyant qu'il suffisait d'une culture et de connaissances pour former un adulte. Mais l'être n'est pas seulement rationnel; il est guidé par des états émotifs

produits par son instinct et ses sentiments. Nous faisons donc face à trois dimensions dans l'être humain: la raison, le sentiment et l'instinct.

Si l'être ne s'attache à développer qu'une de ces dimensions, par exemple s'il développe la pensée logique sans vivre ses sentiments et son instinct de façon équilibrée, il aura de la difficulté à vivre sa vie sociale et à saisir l'importance de sa culture. En effet, sans cet équilibre au niveau de son identité humaine, la préservation de l'héritage culturel est problématique.

Les effets du renforcement de l'identité humaine

Aucune société ne peut se permettre de négliger l'équilibre de ses citoyens, au risque de se détruire elle-même. Pourtant, prises dans le tourbillon de la consommation ou dans le rêve de la consommation, toutes les sociétés, riches ou pauvres, semblent avoir peine à réaliser la valeur considérable que constitue un être humain pour la collectivité. En effet, si les sociétés, à mesure qu'elles se développent, sont prêtes à investir pour permettre aux citoyens de développer les compétences nécessaires au fonctionnement social, elles oublient que c'est par la valeur et la qualité humaines des individus qui les composent qu'elles peuvent évoluer en assumant la continuité de leur héritage culturel et humain.

D'où la responsabilité pour tous ceux qui oeuvrent dans le domaine des sciences humaines de prévenir les conséquences possibles des décisions sociales et politiques sur l'équilibre individuel des gens, et de dénoncer tout ce qui peut entraîner les sociétés actuelles vers un gâchis humain. Car une personne qui n'a pas la possibilité de développer un équilibre, une conscience et une résistance, ni d'accroître ses connaissances, deviendra rapidement, à son insu, un élément destructeur pour une société. Cet individu n'aura pas le souci, ni pour lui ni pour

son entourage, de la qualité de la vie, du respect des valeurs, de la sauvegarde des acquis ni de l'amélioration des réalisations de sa propre génération.

À travers l'État, l'ensemble de la collectivité investit des sommes considérables pour donner la chance aux jeunes et aux adultes de développer leurs capacités intellectuelles, leurs connaissances scientifiques et technologiques ou leurs compétences sociales. À titre d'exemple, les dépenses liées à l'éducation au Canada ont progressé de manière constante pour atteindre 30,4 milliards de dollars en 1983, soit 20 milliards pour l'enseignement élémentaire et secondaire, 6 milliards pour l'enseignement universitaire, 2,4 milliards pour l'enseignement collégial et 2 milliards pour les programmes de formation professionnelle*. Bien que cette démarche soit importante et même louable, et qu'il faille donc la défendre et la consolider, il ne faut pas oublier que ces efforts, s'ils ne s'accompagnent pas d'un travail en parallèle pour permettre aux individus d'éviter les incohérences et les déséquilibres, ne suffiront pas à empêcher la société d'être confrontée à de nombreux problèmes, tels les maladies provoquées par le stress.

C'est là la conséquence d'une éducation qui méconnaît la valeur du renforcement émotionnel et psychique de l'être humain. Trop souvent, nos sociétés négligent cette notion essentielle et se concentrent sur une information sans formation et sur une robotisation qui répond aux exigences technologiques du marché du travail. Si nous ne demandons aux gens qu'une conformité à des normes, qu'une réponse précise à un stimulus spécifique, nous restreignons leur apprentissage aux règles du conditionnement opérant (renforcement positif, conditionnement aversif) qui les confine à l'imitation, à la répétition, à l'assimilation de données comportementales sans les inciter à réfléchir, à se questionner, à analyser.

Ce mode de fonctionnement, nous le constatons dans les sociétés occidentales, peut causer de graves lacunes au plan de la connaissance de soi et être responsable d'une vision limitée au plan social. Dès que nous contribuons à l'éducation des jeunes et que nous nous impliquons dans la vie sociale, nous devrions être convaincus de l'importance primordiale de travailler au développement de la capacité de concentration, de l'équilibre émotionnel et des compétences intellectuelles des individus, pour leur permettre d'élargir constamment leur champ de vision.

L'insouciance et l'ignorance, même si elles peuvent laisser à court terme une illusion de bonheur, constituent pour l'avenir un facteur de dégradation, dans la mesure où elles empêchent l'être d'avancer et de transmettre quelque qualité de vie que ce soit. Certains prétendent que même une partie de nos connaissances contribue à la dégradation (pensons à la pollution, à l'armement, etc.) En fait, la dégradation ne résulte pas de nos connaissances, mais des limites de notre savoir en ce qui a trait à l'éducation de la volonté de puissance de l'être humain. Jusqu'à maintenant, nous nous sommes contentés de compenser notre insécurité affective en accroissant notre pouvoir de défendre notre survie; en d'autres termes, nous nous sommes dotés d'un pouvoir agressif, pour nous donner une illusion de sécurité. Pourtant, un être confiant, sûr de lui et qui a su éduquer l'anarchie de sa volonté de puissance, n'a pas besoin d'adopter un comportement agressif pour croire qu'il a le droit de vivre. Seuls y sont réduits ceux qui cohabitent avec le déséquilibre et vivent dans l'insécurité.

Depuis quelques décennies, les changements de mentalité et la prolifération des lacunes dans notre organisation sociale nous prouvent que, malgré notre avancement scientifique et technologique, l'ignorance reste un danger du XX^e siècle. Les pays qui profitent des connaissances de la science et d'une technolo-

gie de pointe ne peuvent se prétendre incapables d'aider leurs citoyens à devenir équilibrés. Pourtant nous retrouvons dans ces pays autant de problèmes dus à l'ignorance que dans les pays en voie de développement; la seule différence est qu'il ne s'agit pas d'une ignorance politico-sociale mais d'une ignorance aux plans de la santé globale et de l'équilibre de la personne.

Le choix de la prévention

Bien des chercheurs soulignent les origines psychosomatiques d'un pourcentage élevé de maladies; certains parlent de 40 à 50% tandis que d'autres estiment cette proportion à 80 ou 85%. Pour ma part, j'ai observé dans mes recherches et ma pratique des changements considérables non seulement au niveau psychique, mais au niveau de la qualité de vie physique des individus avec lesquels on a entrepris un travail pour diminuer la tension, les libérer des interprétations qui les hantent et les dégager d'un sentiment d'humiliation ou d'une oppression émotive ou psychologique. Le type d'améliorations constatées touche aux troubles digestifs, aux problèmes respiratoires, aux difficultés de concentration, au manque de mémoire et même à la perte de motivation. Dans certains cas, l'amélioration sera rapide et radicale alors qu'elle sera pour d'autres, lente mais assurée.

Loin d'utiliser ces résultats pour nier la valeur et l'importance des approches médicales curatives, nous considérons plutôt que ces dernières gagneraient à s'enrichir de démarches préventives. Si nous exploitions toutes les possibilités qu'offre la prévention, nous pourrions renforcer la santé psychologique et physiologique des individus et diminuer d'autant les soucis et les complications pour les familles et pour l'État.

En effet, quand un individu connaît des difficultés, cela peut affecter sa famille du point de vue émotif et sentimental, au risque de causer parfois la

destruction de l'unité familiale. De plus, il ne faut pas oublier que, tôt ou tard, la collectivité doit prendre en charge ceux qui vivent des problèmes, soit en les hospitalisant, soit en leur assurant un soutien, ce qui dans chacun des cas implique des frais considérables. L'économie subit l'hémorragie qu'entraînent tous ces phénomènes; si les budgets consacrés aux affaires sociales continuent de s'alourdir, ils causeront une asphyxie économique et sociale, une paralysie du système lui-même.

À titre d'exemple, au Québec, un jeune confié à un centre d'accueil coûtera environ 47 000 \$ par an, et ces frais peuvent s'élever, selon le cas, à 90 000 \$ pour les soins dispensés par un centre spécialisé**. Quant à un détenu, il en coûtait en 1985-1986, 55 000 \$ par année pour le garder incarcéré***, sans compter que la société se voit privée de l'apport d'un individu, en raison de l'orientation déviante adoptée par celui-ci. Ainsi les problèmes sociaux pèsent d'un poids économique dont toute la collectivité, et particulièrement les jeunes auront à payer le prix.

Cette orientation presque exclusivement curative des politiques sociales nous semble attribuable au fait que les sciences humaines sont encore très peu familiarisées avec la prévention. De plus, il est permis de soupçonner que certains spécialistes du curatif, voulant protéger leur pratique ou défendre leurs convictions, créent des entraves aux nouvelles approches préventives.

Pourtant si, poursuivant un objectif de prévention, nous pouvions introduire dans le processus de l'éducation familiale et de la formation scolaire non pas un dépistage précoce qui risque de tourner à la stigmatisation, mais plutôt un apprentissage touchant à la globalité de l'être et incluant au plan intrapersonnel, un entraînement à la relaxation et à l'intégration de soi, bien des problèmes que nous connaissons actuellement pourraient être atténués. D'autre

part, pour libérer les jeunes des difficultés qu'ils peuvent connaître dans leurs relations interpersonnelles, une telle démarche devrait être axée sur l'importance de la confiance en soi, en parallèle d'une éducation de la volonté de puissance. Enfin, ce processus éducatif devrait permettre aux jeunes d'apprendre à distinguer les aptitudes et les compétences sociales d'une part, et la valeur de l'identité personnelle d'autre part. La réalisation de ce dernier élément requiert cependant une équité au sein même de nos systèmes d'éducation afin que chaque individu, indépendamment de ses aptitudes, s'y sente respecté.

L'ensemble de ces mesures contribuerait à réduire la tension et le sentiment de nullité qui, tôt ou tard, se transforme en conviction d'impuissance. Or nous savons que le stress et le sentiment d'impuissance finissent inévitablement par causer une instabilité physiologique et psychologique; à son tour, cette instabilité peut se traduire par des dépressions, des défaillances cardiaques, des troubles asthmatiques et même, selon un nombre croissant de spécialistes, des cancers.

Il nous faut cesser d'approcher le problème de l'être humain uniquement sous l'angle de politiques sociales et économiques visant à compenser les inégalités ou à fournir soins et ressources. Cet aspect de l'inégalité des ressources, bien qu'il ait une influence indirecte sur l'enfant dès sa naissance, ne prend une ampleur significative qu'à partir d'un certain âge. Mais il existe une influence qui s'exerce sur l'enfant dès avant la naissance et au cours de la petite enfance, qui peut provoquer deux types de faiblesses: une insécurité chez l'enfant due au manque de compétence des parents et un stress négatif qui, en raison de son état de dépendance et de survie, s'installe chez l'enfant s'il est rejeté, manipulé ou trop protégé. Cette surcharge émotive peut mettre en danger sa santé physique et mentale car la tension causée

par l'angoisse et par la peur de l'inconnu provoque la production par l'organisme de substances nocives, telles l'adrénaline ou la cortisone, comme le montrent notamment les travaux de Selye et de Laborit.

Les causes des problèmes de l'individu remontent jusqu'avant la naissance, à l'influence prénatale qu'exerce l'état de la mère pendant la grossesse. On s'est beaucoup attardé à l'aspect physique de la mère et du fœtus; on a mis au point des méthodes et des techniques perfectionnées pour réduire les risques et la douleur lors de l'accouchement, et on a sensibilisé les parents aux façons de procurer les soins physiques au nouveau-né. Mais on s'est peu préoccupé des effets sur le fœtus de la communication émotionnelle et instinctive entre les parents. Des chercheurs tels que Sontag¹, Greenacre², Ferreira³, Ployé⁴, Stott⁵ et Verny⁶ nous ont progressivement sensibilisés aux effets du stress maternel sur le fœtus. Toutefois, il est rare que soient soulignées les conséquences d'une attitude agressive du père envers la mère, ou l'influence qu'exerce sur son fœtus une femme qui devient enceinte pour compenser un manque d'affection, une frustration ou un sentiment de vide personnel. Dans le premier de ces cas, l'enfant se forme sous l'influence d'un état d'âme de la mère qui l'agresse; dans le second, il se développe sous la pression d'une demande qui excède ses capacités.

Quant à la naissance, elle demande au fœtus une adaptation à sa nouvelle vie, dans laquelle il doit respirer par lui-même, crier et pleurer pour recevoir ce qui lui est vital. Si les parents ne saisissent pas ce langage des pleurs ou des douleurs, ils vont soit agresser l'enfant, soit se faire manipuler par lui. De plus, la naissance d'un enfant entraîne des bouleversements dans la vie du couple, aux niveaux de la vie sexuelle et du rythme de la vie personnelle; malgré l'amour qu'ils portent à leur enfant, cela constitue une agression pour les parents dont l'indi-

vidualisme n'est pas équilibré. Aussi risquent-ils de ressentir des mouvements d'impatience ou même à l'occasion de violentes réactions d'agressivité envers leur enfant, qui, même si elles ne sont pas exprimées, seront captées par l'enfant, capable de saisir au-delà du rationnel. Toutefois, puisqu'il n'a pas encore développé la capacité de distinguer et de définir les messages, il ne peut faire la part entre l'amour de ses parents et leur réaction, et tout devient agressant à ses yeux. Aussi, à cause de sa dépendance, il vit une impuissance qui ouvre la porte à l'insécurité affective et devient souvent le prélude à des comportements ultérieurs de docilité ou d'agressivité.

Ces éléments nous placent devant la nécessité d'investir au plan de la prévention, en vue d'une amélioration de la qualité de l'être. Je fais ici allusion au développement de la force fondamentale de l'être, grâce à laquelle il pourrait résister aux pressions de la vie.

Dans les résultats d'enquêtes et dans la pratique de la consultation, nous observons des signes clairs de la difficulté qu'ont les gens à assumer leur vie: plusieurs font appel aux drogues, légales ou illégales; on assiste à une nette augmentation des suicides, des accidents par négligence ou insouciance, des actes agressifs incontrôlés et de la criminalité gratuite... Les faits ne laissent aucune équivoque: les gens disposent aujourd'hui d'un self-control très affaibli. Or le Dr Vittoz, un contemporain de Freud, avait déjà constaté l'importance du contrôle cérébral comme régulateur des fonctions psychologiques et même physiologiques du cerveau, sans lequel l'individu est livré à toutes ses impulsions⁷.

C'est pour cela qu'à mon sens, le rôle des responsables de l'éducation et des sciences devrait être de promouvoir non seulement un progrès économique, intellectuel et technique, mais une évolution au plan humain, il faudrait cesser de chercher à intégrer les gens dans un sys-

tème dont nous constatons les défaillances croissantes. Sans une réflexion sérieuse sur l'avenir et la valeur de l'équilibre humain, nous allons continuer de perpétuer ce que nous vivons actuellement: les séparations entre les êtres, les peuples et les nations.

Nous sommes à une croisée des chemins; nous avons la chance, si nous le voulons, de prendre la route qui mène à l'espoir, mais nous pouvons aussi contribuer, par notre aveuglement, à l'extinction de notre civilisation. ■

Références

- 1 Sontag, L., *Implications of Foetal Behavior & Environment for Adult Personalities*, Annals of New York Academy of Sciences, (1966) **134**, 782-786.
- 2 Greenacre, P., *Traumatisme, croissance & personnalité*, PUF, Paris, 1971.
- 3 Ferreira, A.J., *Emotional Factors in Prenatal Environment*, The Journal of Nervous & Mental Disease, (1965) **141** (1), 108-118.
- 4 Ployé, P.M., *Does Prenatal Mental Life Exist?*, International Journal of Psycho-analysis, (1973) **54**, 241-246.
- 5 Stott, D.H., *Follow-up Study From Birth of the Effects of Prenatal Stresses*, Developmental Medicine & Child Neurology, (1973) **15**, 770-787.
- 6 Verny, T., *The Secret Life of the Unborn Child*, Dan Mills, Collins, 1981.
- 7 Bruston, R., *De la méthode du Dr. Vittoz à la psychologie des profondeurs*, EPI, Paris, 1975.

* L'éducation au Canada, Revue statistique pour 1984-1985, Formation professionnelle, voir p.7, Catalogue 81-229 annuel.

** Association des centres de services sociaux au Québec, 1987, p.8.

*** Statistique Canada, Coût d'un prisonnier en 1985-1986: 108,43 \$ par jour, p.8.